

La dame de pique

Micheline Lafrance

Number 28, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafrance, M. (1986). La dame de pique. *Moebius*, (28), 17–23.

MICHELINE LAFRANCE

La dame de pique

Madame Hortense est morte. On l'a mise en terre ce matin. Voilà, c'est fini. Je quitte la maison des Vorel, sans histoire, comme j'y étais entrée ce lundi d'octobre, il y a vingt ans. Je ferme la porte simplement. Madame Hortense emporte son secret au pays des morts. Je n'ai jamais parlé. Je ne parlerai pas.

Rue de l'Épée est derrière moi. Pour toujours. Je marche droit devant. Je ne sens pas le poids de ma valise dont la poignée me blesse pourtant les doigts. Ne pas rater le tramway. Reprendre un peu mon souffle? Non. Pas le temps. Quelqu'un me suit, on dirait... Hortense? Pas elle-même, évidemment, mais quelqu'un, mais une ombre lancée à ma poursuite depuis le cimetière de la Côte des Neiges. Oui, c'est ça. Hortense me poursuit par spectre interposé! Au secours! Non, je ne dirai rien! Rien vu! Il ne s'est rien passé!

Rue de l'Épée est loin, loin derrière moi. Pour toujours. L'air entre à grands coups par ma bouche et m'étrangle. Mon corset me lacère la peau du ventre. Enfin l'avenue du Parc! Déposer ma valise. Tous mes biens. Déposer ma vie à côté de mes pieds. Un moment. Un court moment. Où suis-je? Ah oui! Angle Parc et Bernard. Le tramway vient. Comme il vient lentement! Comme il sait où il va!

De quoi ai-je l'air? Mon chapeau a glissé sur l'arrière de ma tête. Personne sur le coin. Renouer les attaches, vite! Personne ne m'a suivie? Personne ne va entrer avec moi dans le tramway? Il s'arrête pour moi. Il attend que je monte. Que va-t-on penser de moi? L'effroi se lit sur mon visage. Il ne faut pas. Là-bas, un siège libre, oui, au milieu de l'engin. Pardon, madame, ma valise encombre, je sais, mais qu'y puis-je? Elle est si lourde, vous savez. Ma vie... toute ma vie... La paille

du banc est rude mais mon corps s'y réchauffe. C'est bon. Personne ne me regarde. Le tramway va lentement. Il m'emporte doucement vers le coeur de la ville.

Elle était presque belle, dame Hortense, couchée dans son cercueil d'ébène, au centre du salon aux meubles victoriens. Les yeux à jamais fermés sur le monde, elle dominait encore les objets et les êtres disposés autour d'elle comme autant de muettes icônes. On est venu la voir discrètement, sur la pointe des pieds. Une douzaine de personnes, pas plus. Neveux et nièces, cousins, cousines, parents éloignés, liés les uns aux autres par l'espoir téméraire d'avoir — peut-être, qui sait? — son nom inscrit au testament.

Monsieur Alphondor recevait les gens, égaré dans son habit noir. Il se taisait, courbait la tête, comme il avait courbé la tête en silence toute sa vie. Du moins, depuis le jour ancien de son mariage avec Madame, née Hortense Mac Quarrie, fille unique du juge en chef George Donald Mac Quarrie.

Elle avait été belle, dame Hortense, du moins Alphondor Vorel avait-il voulu le croire au temps lointain où, jeune avocat ému et confiant, il avait demandé au procureur de bien vouloir lui accorder la main de sa fille. Elle avait vingt-six ans; il en avait vingt-quatre. Les cloches de l'église Notre-Dame du Précieux Sang auraient pu annoncer, ce 31 décembre de l'année 1899, la fin d'un siècle fatigué. Elles célébraient plutôt l'étrange banquet où l'épousée drapée de dentelle sombre dévorait l'innocent mâle offert en sacrifice. Elles sacraient le jour Un du règne de dame Hortense. Sur la photo officielle, le marié sourit faiblement en regardant ses pieds. A ses côtés, l'épouse fixe droit devant l'avenir qui servira de cadre au projet grandiose conçu à l'aube d'un nouveau siècle. Car, envers et contre tous, dame Hortense Vorel deviendrait une sainte.

Un matin d'octobre de l'année 1909, j'entrai au service de la maison Vorel. J'avais seize ans. La directrice de la Crèche où j'avais passé mon enfance m'avait dotée d'une lettre, selon laquelle madame Hortense avait tout lieu de croire que je serais la domestique **villante, soumise et discrète** dont elle avait besoin. Ce que j'apprendrais plus tard, c'est qu'en neuf ans, vingt-deux domestiques se seraient succédées rue de l'Epée, faute d'avoir pu souscrire à l'une ou l'autre des exigen-

ces de la patronne. Étais-je plus parfaite que les autres? Je ne l'ai jamais cru. Pourtant, à aucun moment, il n'a été question, dans mon cas, de renvoi.

Le service était simple. Un couple sans enfant se croisait aux repas, échangeait des propos banals, ne souriait jamais. Maître Alphondor allait à son cabinet, en revenait, changeait de faux-col, puis repartait. Madame Hortense s'activait au presbytère, calculait les sommes recueillies pour ses pauvres, accumulait indulgences, bénédictions et laudate. Elle achetait au prix fort une place éternellement confortable au Paradis.

L'horaire de la maison suivait celui de l'église. On déjeunait après la messe, dînait à l'angelus, soupait après les vêpres... un peu avant l'interminable prière du soir. Les journées s'enfilaient les unes aux autres sans surprise, dans le cadre précis dicté par l'austère volonté de Madame. De rares visiteurs venaient, de temps à autre, s'ennuyer au salon. Je leur servais le thé et les biscuits. Ils quittaient au premier signe de lassitude de l'hôtesse. J'oubliais leur visage. Je n'entendais jamais prononcer leur nom.

Avant l'arrivée d'Olive, en 1918, rien ne s'était encore passé, rue de l'Épée. Je m'attachais doucement aux meubles et aux objets de la maison, aux faux-cols de Monsieur, aux scapulaires et aux chapelets de Madame. J'étais là sans y être. Il ne se passait rien. Et c'était bien. Pourtant, des gestes avaient déjà été posés et tissaient, depuis lors, la trame des événements auxquels j'assisterais, bien malgré moi.

Un certain Théophile venait à la maison. Il poursuivait au séminaire des études qui le mèneraient à la prêtrise. Il vint dîner un dimanche, puis un autre. On le vit aux vacances d'été, à la Noël. Il eut sa chambre à l'étage. Madame disait: «Préparez la chambre de monsieur Théophile, il vient passer trois jours.» Il y avait des fleurs sur la table de la salle à manger. Les repas s'allongeaient d'un ou deux plats. Madame Hortense, sans sourire, me semblait radieuse au cours de ces visites. Monsieur Alphondor, par ailleurs, se taisait encore plus. Il paraissait nerveux, inquiet. Il échappait un ustensile, renversait du café sur la nappe. La venue du jeune séminariste plaisait à l'une et contrariait l'autre, cela paraissait évident. Mais, pourquoi donc? Je mis des années à comprendre. A coller bout à bout les piè-

ces éparces du puzzle. Ce n'est qu'à l'arrivée d'Olive, en 1918, que je tins certains éléments. Et encore...

Théophile était un jeune homme agréable. Il accordait à profusion des sourires qu'on ne lui rendait pas. Il chantonnait tout bas, tapait du pied sous la table. Il retrouvait au piano de vieux airs désuets. Il conversait avec Hortense qui, la plupart du temps, se contentait d'approuver d'un hochement de tête ou d'un mouvement d'épaule la pertinence des envolées lyrico-spirituelles de son invité. Il était convenable avec moi, poli, gentil, sincère. Jamais il ne posa de geste déplacé. Jamais il ne prononça de parole regrettable.

Pourtant, je le sentais, l'oeil de madame Hortense suivait son protégé dans chaque recoin de la maison. Elle attendait, eut-on pu croire, que le futur élu chuta... Et, curieusement, tout au long des visites du jeune séminariste, je me savais moi-même guettée, surveillée. J'éprouvais l'étrange impression d'avoir failli ailleurs qu'en mes devoirs de bonne. Au point qu'il m'arrivait, comme monsieur Alphondor, de me sentir lassée des visites du jeune Théophile. Car, dès le visiteur parti, la vie reprenait son cours là où dame Hortense l'avait laissée et l'on pouvait, tout comme avant, s'ennuyer à son aise.

Un soir, derrière la porte de la bibliothèque, on chuchota nerveusement. J'entendis des bribes de phrases dénuées de sens pour moi. «Nous adopterons ce garçon!» Maître Vorel soupirait : «(...) vous n'oserez pas? Je ne crois pas qu'il soit convenable...» La voix de la femme était sèche. «Vous n'avez jamais su, pauvre ami, ce qu'il convenait de faire. Signez cet acte. Dieu sait que j'ai raison.» L'homme transpirait, soufflait : «Vous m'arrachez cette signature!...»

Je ne voulus point en entendre davantage. Moins j'en saurais, mieux je me porterais. Je m'étais éclipsée sans savoir quel était cet enfant choisi par dame Hortense. Aurions-nous donc, sous peu, un enfant à chérir? Je préférais ne pas rêver. Rue de l'Épée ne m'avait pas semblé jusqu'alors propice à l'éclosion des rêves.

Les semaines, les mois s'égrenèrent ; aucun enfant ne vint s'établir avec nous. Au point que j'oubliai cette conversation entre mes maîtres.

Il avait neigé fort, cet hiver 1918. Dame Hortense avait dû s'aliter plusieurs jours, la grippe était mauvaise. Je passais quelques heures au chevet de ma pa-

tronne, lisant à son profit les pages des Saintes Ecritures ou de la vie des saints. Je servais les repas dans sa chambre. Un matin, retirant le cabaret, je sus que dame Hortense allait mieux. Elle fit sa toilette, s'habilla, s'enferma un moment dans la bibliothèque. Elle en sortit avec, à la main, une enveloppe cachetée. Je l'aidai à lacer ses longues bottes, à revêtir sa cape. Il avait cessé de neiger. Je servais le repas dans la salle à manger sur le coup de midi.

Monsieur Alphondor mangeait en silence. Il claquait la langue en avalant sa soupe. Ce tic énervait ordinairement madame, qui soupirait deux ou trois fois pour bien marquer son désagrément. Mais, ce jour-là, Maître Alphondor pouvait claquer la langue, dame Hortense suivait le fil de ses idées.

«J'ai écrit au couvent de Sainte Hénédine; votre cousine Olive arrivera le 18, sur le train de neuf heures. J'ai dit que nous serions à la gare pour l'accueillir.»

Monsieur Alphondor courba la tête. Il s'essuya la bouche, replaça la serviette sur la table et attendit la fin du repas pour sortir.

Madame Hortense fut précise. Je sus qu'Olive, jeune cousine de monsieur Alphondor, orpheline depuis deux ans, viendrait s'installer à demeure rue de l'Epée. Trois couvents avaient échoué, déjà, dans leur tentative de susciter au coeur de la jeune fille ce que les Epouses du Christ appellent la vocation. La cousine, malgré une situation familiale désavantageuse, s'entêtait à refuser de prendre le voile. Les couvents encaissaient le montant élevé des pensions dûment payé par dame Hortense: Olive restait sourde à la Voix. Les dés étaient jetés: dame Hortense s'occuperait personnellement de l'éducation de la cousine récalcitrante. La sainteté demandait à se répandre et à donner des fruits.

Au dîner de Pâques, ce printemps 1918, quatre convives se partageaient l'agneau: Hortense, Alphondor, Théophile et... la jeune et tendre cousine Olive.

Les événements se précipitèrent. Je n'avais pas l'habitude d'entendre entre les mots, de tirer une histoire de ce que je voyais et qu'on ne disait pas. Olive et Théophile se plurent. Il fut question d'une fugue. Deux enfants égarés avaient cherché en vain un nid pour leur amour. Entre les maîtres, rue de l'Epée, les mots sifflaient comme des flèches. Dame Hortense raidissait davantage son corps déjà tendu. Son regard ne couvrait

plus la rage qui l'habitait. Je refusais d'y lire la vengeance, pourtant imprimée sur la pupille qui ne se fermait plus. Maître Alphondor vieillissait vite, ployait encore l'échine, baissait toujours les yeux.

Puis, quelques semaines plus tard, l'atmosphère se détendit. Rien ne se dit, mais je sus que les affaires en cours étaient rétablies. A l'automne 1918, Maître Vorel et sa dame assistèrent à la cérémonie annuelle qui consacrait à la prêtrise une soixantaine d'aspirants. Parmi les recrues se trouvait le diacre Théophile Vorel. Ce fils illégitime — puis légitime — de Maître Alphondor Vorel deviendrait un obscur vicaire dans une paroisse reculée de l'Abitibi. Madame Hortense avait gagné: elle avait fabriqué son prêtre.

Je ne connus que tard l'enjeu de la partie. Il avait fallu découvrir l'enfant, erreur de jeunesse du mari, puis, forcer le destin à prendre la figure choisie par la prêtresse. Pauvre Alphondor n'avait plus eu qu'à baisser les yeux, plier l'échine devant les décrets de la justicière. Il paierait jusqu'au dernier denier la lourde note engagée malgré lui, bien avant d'avoir posé sa vie sur l'autel du mariage, en ce lointain hiver de l'année 1899.

Il ne s'est rien passé, rue de l'Épée. Madame Hortense est morte. On l'a mise en terre ce matin. Je ne sais rien de plus. On n'entendit jamais parler d'Olive, la tendre cousine de monsieur Alphondor. Jamais. Sauf une lettre, oui... une lettre ouverte par erreur, une lettre adressée à madame...

Saint-Jean-de-Dieu, 22 septembre 1920

Chère cousine,

Je ne connais pas les motifs de vos actes, pas plus que les fondements de votre puissance. Sachez que rien au monde ne justifie les droits que vous vous arrogez. Vous tuez tout ce qui vous approche. Que vous avais-je fait pour mériter vos foudres? En quoi ma vie vous intéressait-elle? Vous m'avez tirée du couvent pour me précipiter à l'asile. Ce crime contre l'humanité, quelqu'un un jour vous le fera payer. Si votre Dieu existe, il saura me venger.

Désespérément,

Olive

Cette lettre ne parvint pas à madame Hortense. Après l'avoir relue, et encore relue, je la brûlai. Comment avais-je pu ouvrir une lettre qui ne m'était pas adressée? C'est ce jour-là, précisément, au moment où je brûlai la lettre que je commençai d'avoir peur. **Vous tuez tout ce qui vous approche.** Olive avait raison. Rien de vivant ne résisterait à la folie d'Hortense. Qu'allais-je devenir moi-même? Qu'étais-je déjà devenue?

Madame Hortense est morte. Il ne s'est rien passé. J'ai beau me répéter cette évidence... Jusqu'à la fin, jusqu'au dernier soupir, il a fallu que je reste auprès d'elle. Il a fallu que je voie le masque de plâtre se poser sur la figure du monstre. Il a fallu être certaine que la mort avait bien fait son oeuvre.

Olive avait raison. Il fallait la venger. Pendant dix ans, chaque matin, je me disais: «C'est aujourd'hui que j'agis.» Chaque soir, je me couchais, plus lasse encore que la veille. Plus vieille. Encore plus lâche. Je savais que, seule, je pouvais encore détruire le monstre. Mais je ne savais pas qu'il fallait tant de haine.

J'ai mis dix ans à haïr dame Hortense. Il me fallait la connaître mieux. Je l'accompagnai dans ses oeuvres, aux offices. Comme elle, je m'habillai de dentelle sombre. Comme elle, on me croyait une sainte.

Elle n'a pas souffert trop longtemps. Quelques heures, à peine. Une attaque, a-t-on dit, en la portant dans sa chambre. Elle m'a fait demander. Je restai auprès d'elle. Il ne s'est rien passé. Son regard dévorait le mien. Il y avait un papier dans sa main. Elle força ma main à se fermer sur le papier. Je regardais ses yeux, au-delà de ses yeux qui m'arrachaient la vie. Un sourire s'est posé sur sa face, à jamais.

Sur le papier chiffonné, j'appris que dame Hortense avait été ma mère.